

Henri Laborit
La fuite et la dépendance

Francine Bordeleau

Number 33, October–November 1988

Capra, Laborit, Chauvin, trois savants, la vie, l'univers, et le reste...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20095ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1988). Henri Laborit : la fuite et la dépendance. *Nuit blanche*, (33), 44–46.

par Francine
Bordeleau

Henri Laborit

La fuite et la dépendance

Le père du neuroleptique, c'est lui. L'éloge de la fuite c'est encore lui. Dans *Mon oncle d'Amérique*, Alain Resnais a mis ses théories en images. À 73 ans et la crinière toujours aussi brune, Henri Laborit, le biologiste super-star, nous présente son 27^e ouvrage (dont 16 hyper-spécialisés et 11 de «philosophie scientifique de grande diffusion»): *Dieu ne joue pas aux dés*. Un ouvrage qui veut réunir les trois grandes sciences de cette fin de siècle — l'astrophysique, la physique des particules et la biologie — et qui devrait sans doute intéresser les honnêtes hommes, à savoir: les humanistes.

«**D**ieu ne joue pas aux dés», la phrase est d'Einstein. Henri Laborit ne l'aurait sans doute pas choisie comme titre mais l'éditeur en a décidé ainsi: question marketing, les marchands s'y connaissent. Non, Laborit n'aurait pas choisi cette phrase comme titre «parce que chacun de nous a une idée particulière de Dieu». Le mot est hasardeux. Or le biologiste se méfie autant des mots que du hasardeux, ou plutôt de ce que l'on définit trop facilement tel. «Nous commençons à interpréter ce que nous croyions hasardeux — comme le chaos. Il n'y a pas d'aléatoire — tout est parfaitement organisé — mais bien des variables multiples, déterminées. Toutefois, ce que nous appelons déterminisme, c'est simplement l'ignorance des lois qui gouvernent ces variables.»

On est toujours l'englobé de quelqu'un

Ce début peut-être un peu abrupt a au moins l'avantage de vous plonger dans le vif du sujet de ce livre. Car *Dieu ne joue pas aux dés* repose sur une notion: celle des niveaux d'organisation (les structures, et la structure c'est la mise en forme). «Mais l'important est de savoir ce qui relie les niveaux de l'organisation, de connaître les lois, donc, qui gouvernent ces niveaux», dit Laborit. Pour avoir une idée un peu

plus précise de comment tout cela fonctionne. Tout cela: la cellule, l'espèce humaine, le monde, l'univers. Et peut-être pour percer *le secret des secrets*: «Que sommes-nous venus faire sur cette terre? qu'est-ce que c'est que cette histoire incroyable?»

Ne jubilez pas trop vite: Henri Laborit ne connaît pas encore la réponse. Tout au plus les biologistes («eux seuls peuvent donner le plus complexe») commencent-ils à suivre des pistes. La phrase clef: «il faut comprendre le fonctionnement de...» Pour ce faire: avoir une pensée globalisante. Ce qui intéresse Laborit: savoir comment une structure englobée peut être dépendante de même que la relation existant entre une structure englobée et une structure englobante.

«Celui qui englobe ne peut exister sans celui qui est englobé, celui qui est englobé ne peut exister sans celui qui englobe. Et ça va des particules aux sociétés humaines. La cellule située dans un système va réagir différemment du fait qu'elle appartient à une structure qui l'englobe. Un organe situé dans un système — endocrinien, cardio-vasculaire, etc. — va fonctionner différemment du fait qu'il est dans un système. Ces systèmes réunis dans un organisme fonctionnent différemment que lorsqu'ils sont isolés. Or les spécialistes isolent toujours: ils étudient les tissus en les séparant de l'organisme auquel ils appartiennent. ▶



Henri Laborit

«J'ai essayé de relier les systèmes depuis que je m'intéresse moi-même à ce que je suis: un ensemble de particules réunies en molécules, en atomes, en cellules, en organes, en systèmes, en organisme. Organisme situé dans un autre ensemble: celui des groupes sociaux, et des relations existant dans un groupe (familiales, professionnelles, confessionnelles...), et des sociétés situées dans un espace géoclimatique particulier dans une évolution historique particulière sur un coin de la planète. Il faut finalement comprendre comment ces groupes humains peuvent s'intégrer dans une espèce qui est l'espèce humaine sur la planète tout entière. Mais c'est pas demain la veille parce que justement cette absence de compréhension des niveaux d'organisation fait que chaque groupe humain essaie de dominer l'autre, ceci sans savoir pourquoi il domine, sans savoir ce qui le pousse à dominer.»

«Ils voulaient des pilules, je leur en ai donné»

On franchirait un grand pas si chacun savait comment fonctionne son propre cerveau, croit Laborit. Cela permettrait au moins de contrôler son environnement. «Pour nous biologistes, tous les mots qui existent pour désigner des comportements humains ne sont plus des mots mais des mécanismes précis qui aboutissent à des transformations du système nerveux. Ce que vous appelez affectivité, passion, amour, haine, pulsion, imaginaire sont pour nous des choses mesurables (la mémoire, par exemple, ça se pèse). Vous arrivez à éprouver de moins en moins ce qu'on appelle des sentiments lorsque vous savez ce que c'est un sentiment, comment ça fonctionne dans le crâne lorsque vous êtes amoureux ou en colère.»

Ignorer «comment ça fonctionne dans le crâne» mène directement à l'inhibition de l'action, phénomène qui se produit lorsque des mécanismes et une mémoire — souvent inconscients — nous empêchent de contrôler notre environnement. L'inhibition de l'action est à l'origine de toute la pathologie. Alors interviennent la pharmacologie et la médecine, ces «thérapeutiques d'urgence».

Henri Laborit y a tout de même contribué à cette thérapeutique d'urgence. En produisant des neuroleptiques, des anti-dépresseurs, bref en favorisant la fuite artificielle. Ce qui ne le gêne aucunement. «Moi je m'en fiche des pilules mais ils en voulaient, je leur en ai donné. J'ai compris que j'étais dans une société de petits bouti-

quiers. La seule façon c'est de fournir des pilules à des petits marchands. Je leur donne des pilules et ils les vendent: ça me donne des royalties et ça me permet de faire marcher mon labo depuis 1958. C'est un marché formidable, les pilules: les gens ne sont pas bien dans leur peau, ils prennent tous des psychotropes et des anti-dépresseurs, ça leur permet de continuer.»

La fuite et la finalité

De toute façon, croit Laborit, la plupart des gens n'ont pas le choix: des pilules pour pouvoir continuer ou alors la fuite dans la psychose. *Le secret des secrets?* La finalité de l'homme, sa raison d'être sur cette terre. Pas celle du voisin. «Ce qui vous intéresse, c'est vous. La finalité d'un individu, c'est de préserver sa structure: d'être bien dans sa peau. Mais vous ne savez pas ce que ça veut dire être bien dans sa peau et le plus tôt possible on vous a appris que pour être heureux, vous devez embarquer dans un système hiérarchique, posséder des marchandises, avoir une grosse bagnole. Pour l'obtenir, vous êtes forcé d'entrer dans un système de production. La finalité de l'individu? C'est entrer dans un système de marchandises parce que la seule façon qu'il a d'être bien dans sa peau, de préserver sa structure, c'est de dominer les autres individus, les groupes sociaux, les nations.»

L'indépendance totale envers la société n'existe évidemment pas: tout le monde est dépendant. Encore faut-il savoir de quoi. Il y a un moyen de «se sortir de la merde dans laquelle les autres vous plongent la tête», dit Laborit. Par l'imagination. «Vous faites de l'art, ou de la science (j'en sais quelque

chose), quand les autres ne vous trouvent pas suffisamment beau ou suffisamment gentil. Par l'art, l'individu trouve un moyen que les autres (qui sont plus nombreux) ne le tuent pas prématurément. C'est l'éloge de la fuite: l'individu doit créer son quotidien au mieux de son intérêt, au mieux de son plaisir.»

L'éloge de la fuite, Henri Laborit y tient. «On fuit, on fout le camp, faut pas chercher la bagarre.» Et dans la conclusion de *Dieu ne joue pas aux dés*, le biologiste écrit: «En dehors de la fuite, il ne vous restera plus que les trous noirs des conformismes, agglomérés par la force mimétique, déjà fort bien étudiée par les moutons de Panurge, bien que non encore introduite dans la Grande Unification. Vous n'en sortirez plus jamais à moins que vous ne participiez à leur évaporation. Mais pour cela il faudrait que vous parcouriez, en sens inverse, tous les niveaux d'organisation des sociétés humaines et que vous parveniez, particule virtuelle, à trouver aveuglément votre route à l'horizon du trou noir.» ■

Francine Bordeleau

L'œuvre d'Henri Laborit est facilement accessible en poche: chez 10/18, on trouvera *L'homme imaginant* (n° 468) et *L'agressivité détournée* (n° 527); dans Champs, *L'homme et la ville* (n° 17); dans Idées, *Biologie et structure* (n° 156); dans Folio-essais, *Éloge de la fuite* (n° 7) et *La nouvelle grille* (n° 27). Signalons enfin *L'inhibition de l'action*, ouvrage moins largement diffusé paru chez Masson en 1981 et le récent *Dieu ne joue pas aux dés*, fruit de la coédition Grasset/L'Homme (1987; 15,95 \$).

Le film *Mon oncle d'Amérique* d'Alain Resnais (1978) a contribué à faire connaître les travaux d'Henri Laborit. Il relate cette expérience filmique à Christine Brouillet:

N.B. — Il était question de comportement en société dans le film. Comment avez-vous trouvé l'expérience?

H.L. — *Mon oncle d'Amérique* ce n'est pas moi qui ai demandé à le faire, c'est Resnais qui avait lu mes bouquins et qui avait eu l'impression qu'après ces lectures il se comprenait mieux, qu'il comprenait mieux les autres. Moi qui ne suis pas cinéphile, qui vais rarement au cinéma, ça m'a flatté qu'un des rares types que je connaissais (j'avais vu *L'année dernière à Marienbad*, *Hiroshima*) s'intéresse à ce que je fais.

N.B. — Les autres savants, comment ont-ils perçu le film?

H.L. — Ils n'ont pas pu faire de critique... Si pourtant, une: «Laborit est behavioriste! C'est-à-dire que je m'occupe de comportement. Mais qu'est-ce que vous voulez faire au cinéma si ce n'est montrer des comportements? On a dit aussi «Laborit nous prend pour des rats». Vous pouvez me faire confiance, je fais la différence entre un cerveau humain et un cerveau de rat... À part ça, aucune des phrases que je dis dans le film n'a pu être critiquée car aucune n'est critiquable, c'est un ensemble absolument cohérent qu'on ne peut pas fichtre par terre. Donc, ils l'ont pris dans la gueule. C'est aussi mon côté petite agressivité personnelle, compte tenu du fait qu'on m'a souvent emmerdé dans la vie... C'était la première fois qu'un savant faisait un film pour le grand public et rien que pour les emmerder ça m'a fait plaisir! C'était aussi pousser l'interdisciplinité plus loin et j'ai toujours envie de connaître autre chose. L'important dans ce film c'est qu'il est anti-réductionniste, les dernières images le prouvent. ■